

# **Scénario** d'une nouvelle

**Ptôse**

de

**Guadalupe Nettel**

tiré du recueil

**PÉTALES ET AUTRES HISTOIRES EMBARRASSANTES**

édité par ACTES SUD en 2009

traduit de l'espagnol par Delphine Valentin

**Festival Travelling Mexico**

22 fev /1<sup>er</sup> mars 2011

Le travail de mon père, comme beaucoup d'autres dans cette ville, est un emploi parasite. Photographe de profession, il serait mort de faim – et avec lui, toute la famille – sans la généreuse proposition du docteur Ruellan qui, outre un salaire décent, offrit à son inspiration imprévisible la possibilité de se concentrer sur une tâche mécanique, sans complications majeures. Le docteur Ruellan est le meilleur chirurgien des paupières de Paris, il opère à l'hôpital des Quinze-Vingts et bénéficie d'une clientèle intarissable.

Certains patients préfèrent même attendre un an afin d'obtenir un rendez-vous avec lui plutôt que de choisir un médecin de moindre renommée. Avant d'intervenir, notre bienfaiteur exige de ses patients deux séries de photographies : la première consiste en cinq prises rapprochées – les yeux fermés puis ouverts – qui permettent de conserver un témoignage de leur état avant l'opération. La seconde a lieu une fois l'opération effectuée et la cicatrice refermée. Cela signifie que, dans la mesure où le résultat leur paraît satisfaisant, nous voyons nos clients seulement deux fois. Il arrive cependant, en certaines occasions, que le médecin commette quelque bévue – personne, pas même lui, n'est parfait – : un oeil reste plus fermé que l'autre ou, au contraire, trop ouvert. Alors, la personne se représente chez nous afin que nous prenions une nouvelle série de photos pour laquelle elle paiera trois cents autres euros, mon père n'étant pas responsable des erreurs médicales. Contrairement à ce que l'on pourrait penser, les opérations des paupières sont très fréquentes et leurs raisons innombrables, à commencer par les ravages de l'âge, la vanité des gens qui ne supportent pas les marques de la vieillesse sur leur visage ; mais aussi les accidents de la route, qui souvent défigurent les passagers, les explosions, les incendies et autres séries d'imprévus. La peau des paupières est d'une délicatesse insoupçnable.

Dans notre atelier, près de la place Gambetta, mon père garde, encadrées, quelques photos qu'il a prises dans sa jeunesse : un pont médiéval, une gitane qui étend des vêtements à côté de sa roulotte ou une sculpture exposée au jardin du Luxembourg, grâce à laquelle il remporta le prix "junior" de la ville de Rennes. Il suffit de les voir pour deviner qu'à une époque désormais lointaine le vieux avait du talent. Mon père conserve aussi sur ses murs des oeuvres de facture plus récente : le visage d'un enfant très beau qui mourut dans la salle de chirurgie du docteur Ruellan (un problème d'anesthésie), dont le corps resplendit sur la table d'opération, baigné d'une lumière très blanche, presque céleste, qui entre de façon oblique par l'une des fenêtres.

J'ai commencé à travailler dans le studio de photo à quinze ans, quand j'ai décidé d'abandonner l'école. Mon père avait besoin d'un assistant et il m'a intégré à son équipe. J'ai alors appris le métier de photographe médical spécialisé en ophtalmologie. Mais après, avec le temps, je me mis à m'occuper des tâches administratives, entre autres la comptabilité de l'entreprise. Il m'arrive rarement de me balader en ville ou à la campagne à la recherche d'une scène qui inspire mon objectif capricieux. En général, quand je me promène, je ne prends pas mon appareil, soit par pur oubli soit par peur de le perdre. J'avoue cependant que, souvent, tandis que je déambule dans les rues ou dans les couloirs de quelque édifice, l'envie me saisit soudain de faire une photo, pas de paysages ou de ponts comme le fit naguère mon père, mais de paupières insolites que je repère dans la foule. Cette partie du corps, que j'ai vue toute mon enfance, et sans jamais ressentir le moindre dégoût, a fini par me fasciner. Exhibée et cachée par intermittence, elle oblige à rester en état d'alerte si l'on veut découvrir quoi que ce soit qui en vaille vraiment la peine. Le photographe doit éviter de cligner des yeux en même temps que le sujet étudié pour capturer le moment où l'oeil se ferme comme une huître joueuse. J'en suis venu à penser que cela nécessite une intuition particulière, proche de celle d'un chasseur d'insectes, et je crois qu'il y a peu de différence entre un battement d'ailes et un battement de cils.

Je compte parmi le faible pourcentage de personnes qui sont passionnées par leur travail et, en ce sens, je m'estime chanceux. Mais cela ne doit pas prêter à confusion : notre métier présente quelques inconvénients. Toutes sortes d'individus passent par le studio, la plupart du temps en situation de désespoir. Les paupières qui arrivent jusqu'ici sont presque toutes affreuses ; quand elles ne mettent pas mal à l'aise, elles inspirent la pitié. Ce n'est pas pour rien que leurs propriétaires choisissent de se faire opérer. Une fois écoulés les deux mois de convalescence, lorsque les patients, transformés, reviennent pour la deuxième série de photos, nous soupirons de soulagement. Cette amélioration atteint rarement son objectif à cent pour cent, mais elle change totalement un visage, son expression, son aspect général. En apparence, les yeux sont désormais mieux équilibrés, mais quand on y regarde de plus près – et surtout quand on a déjà vu mille visages modifiés par la même main –, on découvre quelque chose d'abominable : d'une certaine façon, ils se ressemblent tous. C'est comme si le docteur Ruellan imprimait une empreinte distinctive sur ses patients, un sceau ténu mais qu'on ne peut confondre. Malgré les plaisirs qu'elle offre, cette profession, comme toute autre, finit par générer de l'indifférence. Je me rappelle n'avoir vu, dans notre établissement, que peu de cas véritablement mémorables. Quand cela arrive, je m'approche de mon père, qui prépare la pellicule dans l'arrière-boutique, et je lui demande discrètement de me laisser régler l'obturateur. Il accepte toujours, sans bien comprendre la raison de cet intérêt soudain. Une telle occasion s'est présentée il y a moins d'un an, au mois de novembre. Pendant l'hiver, le studio, situé au rez-de-chaussée d'une ancienne fabrique, est d'une humidité insupportable et il vaut mieux sortir braver le mauvais temps que de rester dans cette cave glacée et obscure pour les besoins du métier. Mon père n'était pas là ce soir-là et moi, mort de froid sur le pas de la porte, je faisais passer le temps devant les hésitations de la pluie, tout en maudissant une cliente qui avait plus d'un quart d'heure de retard. Quand sa silhouette apparut enfin derrière la grille, je fus surpris de la voir si jeune,

elle devait avoir tout juste atteint ses vingt ans. Un chapeau noir, imperméable, couvrait sa tête et laissait ruisseler les gouttes sur ses longs cheveux. Sa paupière gauche était plus fermée que la droite d'environ trois millimètres. A eux deux, ils lui donnaient un regard rêveur, mais le gauche dégageait une sensualité anormale, il semblait l'accabler. En la regardant, je fus pris d'une sensation étrange, une sorte de délicieux sentiment d'infériorité, que je ne ressens habituellement que face aux femmes excessivement belles. Avec un calme exaspérant, comme si elle se fichait de son retard, elle s'est approchée pour me demander à quel étage se trouvait le photographe. Elle m'avait sûrement pris pour le concierge.

— C'est ici, lui dis-je. Vous êtes pile devant la porte.

J'ai ouvert le verrou et, avec un air exalté que la jeune femme ne pouvait déceler, j'ai allumé d'un coup tous les projecteurs, comme lorsque, dans un salon de bal, un membre de la royauté fait son apparition. Une fois à l'intérieur, elle a retiré son chapeau, ses cheveux noirs et longs semblaient être un prolongement de la pluie. Comme tous les clients, elle m'a expliqué qu'elle avait obtenu un rendez-vous avec le docteur Ruellan pour qu'il résolve son problème.

"Quel problème ?" fus-je sur le point de demander. "Vous, vous n'en avez aucun." Mais je m'abstins. Elle était si jeune... Je ne voulais pas la perturber et je préfèrai opter pour un commentaire banal :

— Vous n'avez pas l'air d'être de Paris. D'où venez-vous ?

— De Picardie, répondit-elle avec timidité, en évitant de croiser mon regard, comme font tous les patients.

Mais ce jour-là, plutôt que d'en être reconnaissant, je fus désespéré par cette attitude farouche. J'aurais donné n'importe quoi pour passer le reste de la journée à observer cette paupière lourde et en même temps fragile et j'aurais donné encore le double pour que ces yeux-là se fixent sur moi.

— Paris vous plaît ? lui ai-je demandé, sur un ton faussement distrait.

— Oui, mais je ne pourrai pas rester bien longtemps. En réalité, je suis venue uniquement pour l'opération.

— Paris va vous ensorceler, vous pouvez en être certaine. Au moment où vous l'imaginerez le moins, vous viendrez vivre ici.

La jeune femme sourit en baissant la tête.

— Je ne crois pas. J'espère retourner dès que possible à Pontoise, je ne voudrais pas perdre une année pour ça.

L'idée que cette femme vive dans une autre ville suffit à me déprimer. Je commençai à me sentir de mauvaise humeur. De façon subite, peut-être même un peu brusque, j'ai interrompu la discussion pour aller chercher la pellicule.

— Asseyez-vous ici, l'ai-je pressée une fois de retour.

Jamais, de toute ma vie professionnelle, je n'avais été aussi peu aimable. La jeune femme a pris place sur le siège et a tiré ses cheveux en arrière pour mettre son visage en évidence.

— Je ne sais pas si vous êtes au courant, lui ai-je dit en simulant la compassion, mais le résultat n'est jamais parfait. Votre oeil ne sera jamais exactement comme l'autre. Le docteur vous l'a expliqué ?

Elle a acquiescé en silence.

— Mais il m'a aussi dit que les deux paupières seraient au même niveau. Pour moi, cela suffit.

J'étais prêt à lui dévoiler une série de photos d'opérations manquées afin de la décourager. J'envisageais de lui dire que, de toute façon, elle n'échapperait pas au sceau unique des patients opérés par le docteur Ruellan, cette tribu de mutants. Mais je n'ai pas eu le front nécessaire. Sans prononcer un mot, j'ai disposé le fond blanc derrière sa tête, puis j'ai braqué le projecteur sur ses yeux. Au lieu des trois prises habituelles, j'ai enclenché l'obturateur quinze fois et j'aurais continué ainsi jusqu'à la nuit tombée si mon père n'était pas arrivé.

Lorsque j'ai entendu le verrou de la porte, j'ai allumé tous les projecteurs

de lumière. La demoiselle s'est levée et s'est approchée du comptoir pour signer le chèque sur lequel je pus lire son nom dans une écriture d'écolière.

— Souhaitez-moi bonne chance, a-t-elle dit. Nous nous verrons d'ici deux mois.

Je ne peux décrire l'état d'abattement dans lequel je tombai ce soir-là. Je développai immédiatement les photos ; je mis les plus conventionnelles dans une enveloppe avec le cachet de l'hôpital et conservai celle qui me parut la plus réussie dans un tiroir de mon bureau : une prise de face, rêveuse et obscène.

Tous mes efforts pour l'oublier s'avérèrent inutiles. Pendant trois mois, j'ai attendu avec une véritable terreur qu'elle vienne pour la seconde série : en aucun cas je ne voulais être présent. Chaque lundi, je jetais un coup d'oeil sur l'agenda de mon père pour savoir à quel moment m'absenter. Mais elle ne vint jamais.

Un après-midi, au début de l'été, alors que je me promenais sur les quais à la recherche de quelque paupière intéressante, je l'ai revue. Le cours de la Seine était calme à cette période ; les pierres reflétaient sa teinte vert sombre et son cours régulier. Elle aussi était en train de contempler le fleuve, et pour un peu nous nous serions bousculés l'un l'autre. A ma grande surprise, ses yeux étaient toujours les mêmes. Je l'ai saluée poliment, faisant l'impossible pour cacher ma joie, mais après quelques minutes, je n'y tins plus :

— Vous avez changé d'avis ? lui ai-je demandé.

Vous avez décidé de ne pas faire l'opération ?

— Le médecin a eu un empêchement et nous avons dû repousser le rendez-vous à la fin de l'année scolaire. Demain, je retourne à l'hôpital. Comme je n'ai pas de famille dans cette ville, je vais y être hospitalisée trois jours.

— Et vos études ?

— La semaine passée, j'ai présenté un dossier à la Sorbonne, a-t-elle répondu en souriant. J'aimerais m'installer à Paris.

Elle paraissait contente. Dans ses yeux, je reconnus l'expression d'espoir

qu'ont en général les patients à la veille de l'intervention chirurgicale et qui confère un air de candeur aux visages les plus difformes.

Je l'ai invitée à manger une glace sur l'île Saint-Louis. Un orchestre de jazz jouait non loin d'ici et, bien que d'où nous étions nous ne puissions voir les musiciens, les notes nous parvenaient sur le quai comme si elles surgissaient du fleuve. La lumière du soleil colorait ses paupières d'orange. Nous avons marché plusieurs heures, parfois en silence, parfois en parlant de ce qui se déroulait autour de nous, ou de la ville et de l'avenir qu'elle imaginait ici. Si j'avais alors eu mon appareil, j'aurais aujourd'hui une trace, non seulement de la femme idéale, mais aussi du jour le plus heureux de ma vie.

À la nuit tombée, je l'ai accompagnée à l'hôtel où elle logeait, un taudis près de Bonne Nouvelle. Nous avons passé la nuit l'un contre l'autre dans un lit vétuste, risquant à chaque instant de nous retrouver par terre. Une fois nus, les vingt ans qui nous séparaient devinrent plus évidents. J'embrassai ses paupières l'une après l'autre et, quand j'eus épuisé mon envie, je la priai de ne pas fermer les yeux pour jouir encore de ces trois millimètres supplémentaires de paupière, ces trois millimètres de bouleversante volupté. De notre première étreinte jusqu'au moment où, exténué, j'éteignis la petite lampe de chevet, j'ai ressenti le besoin de la convaincre. Alors, sans aucune sorte de pudeur ou d'inhibition, je l'ai suppliée de ne pas se faire opérer, de rester avec moi, ainsi, telle qu'elle était à ce moment-là. Mais elle a cru à quelque snobisme, un de ces mensonges exaltés que l'on dit dans ce genre de circonstances.

Nous n'avons presque pas dormi de la nuit. Si le docteur Ruellan l'avait su ! Lui qui exige toujours de ses patients le repos le plus absolu la veille de l'intervention. Elle est arrivée au service préopératoire avec des cernes qui la faisaient paraître plus âgée et aussi plus belle. Je lui ai promis de l'accompagner jusqu'au dernier moment et de venir la voir dès qu'elle aurait récupéré de l'anesthésie. Mais cela me fut impossible : lorsque l'infirmière est entrée dans la chambre pour l'emmener



en salle d'opération, je me suis échappé en rampant jusqu'à l'ascenseur.

Je suis sorti de l'hôpital anéanti, comme si je venais de subir une lourde défaite. Le lendemain, je ne cessai de penser à elle. Je l'imaginais se réveiller seule, dans cette chambre hostile à l'odeur de désinfectant. J'aurais souhaité pouvoir être là pour l'accompagner et je l'aurais fait si je n'avais pas eu tant à perdre : mes souvenirs, les images de ces yeux qui, si je les avais vus après, identiques à ceux de tous les patients du docteur Ruellan, auraient disparu de ma mémoire.

Certains soirs, en particulier dans les périodes austères où la clientèle n'apporte aucune satisfaction, je pose sa photo sur mon bureau et je la contemple quelques minutes. Je me sens alors pris d'une sorte d'asphyxie et d'une haine infinie envers notre bienfaiteur, comme si d'une certaine façon, moi aussi, j'avais été mutilé par son scalpel. Depuis, je ne suis plus retourné me promener avec mon appareil, les quais de la Seine ne me promettent plus aucun mystère.